

qui hantait depuis un certain temps l'imagination de Gurik. Avant de s'appeler *Api 2967*, dans sa seconde version, une de ses premières pièces avait pour titre complet: *Api or not Api, voilà la question*, jeu de mots hamletien à partir de *happy* (heureux) et du grec *apis* (pomme). Pour saisir l'originalité et le sens de l'entreprise de Gurik, il faut se rappeler que le *Hamlet* de Shakespeare date de 1602, époque troublée et difficile où, à la suite de la mort d'Élisabeth, l'Angleterre quitte une ère joyeuse, conquérante, triomphale, pour entrer avec les Stuarts dans une ère de doute, d'interrogation angoissée, de lucidité douloureuse. Le tournant du XVI^e au XVII^e siècle correspond au cycle le plus noir, le plus pessimiste de l'œuvre de Shakespeare, qui va de *Hamlet* à *Timon d'Athènes*.

La distribution de *Hamlet, prince du Québec* est assez semblable à celle du *Chemin du Roy*, mais plus complète et plus heureuse dans certains choix. Gurik ne fait figurer dans sa pièce ni Daniel Johnson, qui mourra prématurément, ni Diefenbaker, ombre des combats d'arrière-garde, ni Miss Lamarsh, retournée au Niagara et au journalisme. Par contre, il ajoute un personnage essentiel, Pierre-Elliott Trudeau (pas encore chef du Parti libéral ni premier ministre), ainsi que des figures secondaires pittoresques: Pelletier (Marchand était seul dans *le Chemin du Roy*), Bourgault, officier du R(h)IN. Gurik suit d'assez près et adapte habilement la pièce de Shakespeare, dont il fait une «sotie tragique»³⁹.

— LE ROI, dans *Hamlet, prince du Québec*, représente le

Pouvoir anglophone, c'est-à-dire aussi bien le capitalisme américain que la bureaucratie ontarienne⁴⁰.

— LA REINE est l'Église catholique, la hiérarchie, autre pouvoir assis à côté, à l'ombre du premier.

— POLONIUS, «radoteur futile et sentencieux» aux yeux de Hamlet, mais dont il faut honnêtement signaler «la sagacité et le bon sens»⁴¹, c'est Pearson: même initiale, même incompréhension compréhensive, même désir sincère de conciliation qui se charge de menace lorsqu'il se sent menacé.

— La belle OPHÉLIE, fille de Polonius: Jean Lesage, «le plus bel homme», formé à Ottawa par Saint-Laurent et Pearson.

— LAËRTE, fils de Polonius, logicien, courageux mais téméraire: Pierre-Elliott Trudeau, qui n'était à l'époque qu'un intellectuel devenu député et ministre.

— GUILDENSTERN et ROSENCRANTZ, personnages jumelés et interchangeable, «éponges qui pompent les faveurs» (selon Shakespeare⁴²), ce sont les deux autres «colombes» de la paix armée: Gérard Pelletier et Jean Marchand.

— HAMLET, seul personnage non masqué (peut-être parce qu'il est le plus secret, le plus difficile à saisir), représente le Québec.

— HORATIO, ami de Hamlet: René Lévesque.

— LE SPECTRE du père, du roi, c'est l'ombre de de Gaulle, de la France.

— À ces protagonistes s'ajoutent deux paysans-fossoyeurs: un indépendantiste et une «majorité silencieuse» à tendance créditiste, ainsi que trois comédiens qui représentent «les grandes tendances du théâtre actuel» sous les traits d'Yvette Brind'amour, Jean Gascon et Gratien Gélinas...

À l'ouverture du rideau, les fossoyeurs jouent aux cartes sur une colline (la «colline parlementaire»), près de la statue retrouvée de Duplessis. «Travailler toute la journée parmi les morts, entouré de barrières, c'est pas une vie», dit l'un d'eux. Mais que faire lorsqu'on n'a pas d'instruction et qu'on ne parle pas anglais? Alors, on enterre et on s'enterre. Dans la deuxième scène, Laërte-Trudeau supplie le Roi de le laisser aller à Ottawa parfaire ses connaissances juridiques. Puis Hamlet et Horatio reprennent contact. Le Spectre paternel apparaît à Hamlet du haut du balcon de l'hôtel de ville: «Venge un meurtre horrible... le plus horrible commis depuis les jours d'Abraham». (p. 48) Ces «jours» d'Abraham renvoient aux plaines d'Abraham et à la victoire de Wolfe sur Montcalm en 1759. Hamlet «se souvient» — c'est

Sa «fixation partielle» et temporaire fait-elle du *Chemin du Roy* un texte «prêt à être dévoré par ces infatigables littérateurs», ces «voyeurs de l'esprit» que sont les professeurs et les critiques, alors qu'on aurait voulu en faire un document de travail, une feuille de route, «un outil précieux pour les gens de métier»? (Avertissement, p. 12) En quoi l'un empêche-t-il l'autre? L'outil qui a déjà servi devient à son tour matériau pour des points de départ nouveaux, des transformations précises. La consommation peut être productrice (de sens, de connotations, d'énergie). Par les spectateurs et les lecteurs, comme par les artisans et les artistes, le schéma sera complété, prolongé, le spectacle monté, démonté, ses éléments choisis, organisés, accentués. Il s'agira dans tous les cas d'une interprétation, d'une adaptation, donc d'une lecture (à divers niveaux). Bien entendu, aucune explication définitive n'est possible ni souhaitable, pas plus que la mise en scène idéale, intemporelle et universelle. Le spectacle *se fait* sous nos yeux: sous les yeux du lecteur, du critique, comme des autres amateurs ou «gens de métier». Ce qui est donné et demeure interchangeable, selon Levac, c'est la structure, ou plutôt «l'armature d'un texte dramatique», le squelette qu'on peut nourrir, faire croître, orienter, mouvoir. «Quand les dramaturges québécois auront trouvé une armature, une structure théâtrale qui nous soit propre, à l'égale de notre épine dorsale collective, nous aurons non seulement une dramaturgie authentique et nôtre, mais aussi un pays», ajoute (p. 16) le dramaturge devenu critique social.

Voici le canevas du canevas:

Acte I MONTÉE DE L'ENTHOUSIASME DES QUÉBÉCOIS
 Prologue Reportage en traduction simultanée des réactions des politiciens à la visite de de Gaulle.
 Engagement autour de la rondelette et aux pieds du général dont la statue (armature de fer) n'est pas déplaçable: «C'est ça le fait fran-

çais!» Commentaires toujours bilingues et contradictoires. Nouvelle mise en jeu: le n° 1 s'empare de la rondelette. Reprise au ralenti, comme à la télévision. Voix off: «Punition à René Lévesque pour refus de participer au jeu national».

Scène 1 Jeu et hors-jeu. Sur le banc des joueurs et dans les gradins. Ottawa d'un côté, Québec de l'autre. Préparatifs de la visite, discussions politico-protocollaires, télégrammes. Johnson veut des arcs de triomphe et des feux de joie. Pearson: «*Just wait and see*».

Scène 2 Joueurs et arbitres forment un régiment unilingue *on parade*. Le n° 1, seul francophone, a son rythme propre. Inspection par Judy Lamarsh, qui cherche un officier parlant français pour la cérémonie à la Citadelle: «— *Learn it, man, learn it. — In two days? — Fake it!*» Le n° 1 donne ses ordres, pour la première fois et avec un plaisir évident. Le compte: Québec 1, Ottawa 0.

Scène 3 Sur le chemin du Roy, à Repentigny, à Louiseville, on peint des fleurs de lys sur l'asphalte. À Donnacona, touristes et villageois discutent. À Montréal, chant alterné et de plus en plus agressif, «comme si personne ne devait en sortir vivant», de *Gentille Alouette*.

Scène 4 — «*What does Quebec want?*

— Québec! *What does Ottawa want?*

— (Accent anglais) Québec!»

Accrochages interrompus par la voix du général. Québec 2, Ottawa 0.

Scène 5 Les notables en réunion mondaine: valse et patinage.

Scène 6 À la Citadelle. Les soldats tendent aux officiels diverses couronnes étrangères qui se défont devant l'immense couronne tricolore

- apportée aux accents de *la Marseillaise*. Québec 3, Ottawa 0.
- À Sainte-Anne-de-Beaupré, tableau populaire à la Jérôme Bosch, procession. Le général communié: «Un homme de même, c'est pres- que un miracle!»
- À Québec, confidences émues des badauds.
- Québec 4, Ottawa 0.
- À Donnacona, le chœur répète *la Marseil- laise*: «Plus fort "les féroces soldats", pensez aux gars qui se battaient dans nos campagnes à nous autres en 1837...» Coups de tonnerre: ce n'est pas le général (dont on rapporte les peti- tes phrases de plus en plus audacieuses), c'est un orage!
- Pearson et Marchand «montent sur la plus haute marche de l'estrade Ottawa pour voir ce qui se passe à Québec». Reportage radio sportif.
- Le balcon. La foule, masquée et anonyme, dé- couvre son visage émerveillé. Orgue, etc.
- POUSSÉE DE RAGE DES CANADIENS FROM COAST TO COAST²⁴
- Sur la non-unité canadienne. «Ça prouve que ce n'est pas assez de parler le français; il faut en plus le comprendre» (Lévesque à Pearson).
- Prises de position, à Québec et à Ottawa, sur le discours de l'hôtel de ville de Montréal. Les dé- putés Grégoire et Aquin rejoignent Lévesque.
- Pearson mijote sa réplique au général pendant que les Beatles chantent *She's leaving home*.
- Interviews-sondage dans la rue. La scène se termine en procession, avec cantique et litanie («Béni soit le général...»), derrière une coupe Stanley géante.

- Scène 4 Demi-obscrité. Les radios du monde entier traduisent la profession de foi politique du général.
- Scène 5 Hockey de salon, division de classes: «Con- tent dans la rue, inquiet à Outremont, furieux à Westmount».
- Scène 6 Caucus fédéral. Injures. Exercices de vocabu- laire: *inacceptable* (parce que bilingue?) est retenu.
- Scène 7 Commentaires des lecteurs de journaux.
- Scène 8 De tous les coins de la salle, des haut-parleurs énumèrent la suite des événements jusqu'à l'actualité immédiate.
- Scène 9 Le Canada anglais cherche à escalader la sta- tue du général et à atteindre sa tête, tout en vociférant sa propre supériorité numérique.
- Scène 10 Sur l'air de *We shall overcome*, hymne des Noirs américains, nos Nègres blancs chantent: «Le Québec est à faire, nous le faisons. Nous serons nous-mêmes toujours.»

À la recherche d'une «structure assez rigoureuse pour que toute cette actualité échappe au piège du spectacle genre revue» et accède à l'«histoire» (p. 7-9), Levac et Loranger font un vigoureux brassage de gestes, de mouvements, et surtout de phrases chocs, de traductions, de chansons, de coupures de presse²⁵. Les événements sont verbalisés puis adaptés pour la scène: le voyage est un défilé, le sport est un spectacle — «Tous sont conscients de s'adresser au peuple canadien devant lequel ils doivent défendre leur honneur», (p. 30) — qui commence comme une harangue électorale ou le show d'un *night-club* montréalais: «*Ladies and Gentlemen... Mesdames et Messieurs...*» Car la cérémonie a deux maîtres qui se font rimer et écho: Pearson, Johnson. Les autres joueurs numérotés sont Lévesque (n° 1), Lesage, Marchand, Diefenbaker et Judy Lamarsh. Au second acte, des figures épisodiques esquissent quelques pas sur la glace: